

Nouveautés

Numéro 63, octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1986). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (63), 8–13.

ROMANS

david et olivier

Robert SABATIER

Albin Michel, Paris, 1986, 359 p. (18,95 \$)

David et Olivier est le cinquième roman d'une série autobiographique amorcée par *les Allumettes suédoises* (Albin Michel, 1969). Pourtant, il n'est pas nécessaire d'avoir lu les quatre premiers volumes pour comprendre la dernière brique car celle-ci relate des événements antérieurs aux *Allumettes suédoises*.

Olivier, un petit Français frondeur, et David, un jeune Juif timide, se lient d'amitié et partagent leurs univers respectifs. Le premier fait découvrir au second le spectacle incessant de la rue Bachelet; de son côté, David aide son ami dans ses études et l'intègre à sa famille colorée, prise entre le passé et l'avenir, l'espoir et la dure réalité. Dans cette intrigue anecdotique et selon moi, sans grand intérêt, s'intercale une petite aventure captivante: le père de David, M. Zober, tombe amoureux de la mère d'Olivier. Je vous défie de résister à ce personnage mélancolique qui aura à choisir entre la belle mercière et sa femme, entre Paris et son rêve d'une vie meilleure en Amérique.

Le «parfum d'une époque heureuse» (p. 8) où se mêlent les commérages, les mystères, les complicités et les fêtes du monde adulte et enfantin m'a plu pendant un temps. Mais, après deux cents pages, les descriptions d'un monde stable et idéal ont commencé à m'ennuyer un peu, au point que j'avais l'impression de relire toujours le même passage. Vers la fin, les événements se bousculent vivement, mais c'est un peu tard. Vouloir faire une chronique est une chose, céder au bavardage une autre. Cet essoufflement peut se comprendre par le fait que Sabatier écrit cette série depuis presque vingt ans.

Les vrais moments de charme et de spontanéité de *David et Olivier* viennent de la présence de la famille Zober. À la différence des *Allumettes*, Olivier et sa mère apparaissent simplifiés. S'il veut poursuivre cette suite, l'auteur devrait peut-être compléter l'histoire du petit David qui reste énigmatique et prometteuse.

[Pierre NADEAU]

l'irrecevable

Virginie SUMPFF

Éditions de la Pleine Lune, Montréal, 1986, 85 p. (8,95 \$)

«La dernière version de ce manuscrit était dans un état tel que toute lecture s'en avérait impossible» (p. 13). Voilà, à quelques nuances près, l'impression que j'ai ressentie à la fin du premier roman de Virginie Sumpf, *l'irrecevable*.

En effet, si les trente-cinq premières pages présentent le drame de l'écriture sous un jour nouveau, la suite n'est qu'errance, voire divagations d'une paranoïaque quelque peu schizophrène qui se plaint dans la dissection de ses petits problèmes. Vaincre sa peur du monde, de la mort, de la solitude, de l'amour, bref sa peur d'avoir peur constitue l'essentiel de sa recherche angoissée.

L'irrecevable peint les hésitations, les luttes, les mouvements troubles de l'âme d'un auteur au cours de la période précédant l'accouchement d'une œuvre. Car l'auteur/narrateur n'arrive point à se détacher suffisamment de son livre pour réussir enfin à l'écrire. Incapable de quitter sa table de travail, d'abandonner le monde de l'imaginaire pour embrasser celui de la réalité, il demeure prisonnier d'un texte à peine ébauché, indéchiffrable, d'un texte encore à naître. À la dernière page tout reste à faire, «en attente d'un quelconque signe qui permettrait d'entrer dans la partie» (p. 14). Ainsi sommes-nous au cours de la lecture: en attente perpétuelle devant un livre quelconque.

[Hélène MARCOTTE]

la trouble-fête

Bernard J. ANDRÉS

Leméac, Montréal, 1986, 237 p.

«Officiellement les «voisins du sud» ont volé à la rescousse des «sinistrés du nord»» (p. 92). Bernard Andrés a choisi la science-fiction comme cadre de son premier roman.

Dans un paysage montréalais dévasté par une immense déflagration, un concierge décrit, clandestinement, sous forme de récit, ses impressions face à une civilisation perdue. Plus tard, dans la même maison, au cœur de l'hiver nucléaire, un technicien-documentaliste qui doit enquêter sur de présumés pacifistes prend connaissance du livre de l'écrivain disparu et, imaginant la vie de son hôte, rédige son journal avec émotion. Partiellement amnésique comme les deux personnages précédents, Jeanne, une éditrice qui travaille pour l'État, héritera de ces manuscrits et, pour faire connaître l'histoire à la postérité, songera à les publier. Cependant, parce qu'elle craint d'être mêlée à certaines activités dont traitent les récits (militantisme, prostitution, meurtre), Jeanne prendra soin de réécrire le contenu de ces cahiers.

Voilà, brièvement résumé, le fil conducteur de ce récit non traditionnel, insolite, philosophique, «savant» par ses multiples procédés, enfin un roman susceptible d'intéresser surtout ceux et celles qui aiment jongler avec les divers points de vue et niveaux de narration. Il n'en reste pas moins que *la Trouble-fête* réserve des surprises au lecteur, à mesure que se devine le déroulement des événements passés. Et, dans la dernière partie du triptyque,

on comprend le pourquoi du style étrange et anxieux des deux premiers textes. Plutôt qu'un roman de vacances, un livre pour la rentrée.

[Marie-José des RIVIÈRES]

le secret d'axel

Gilbert CHOQUETTE

Pierre Tisseyre, Montréal, 1986, 261 p. (14,95 \$)

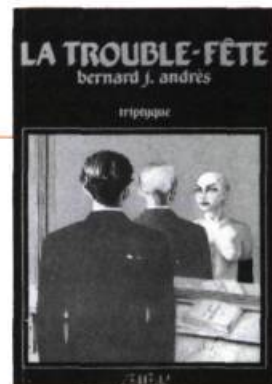
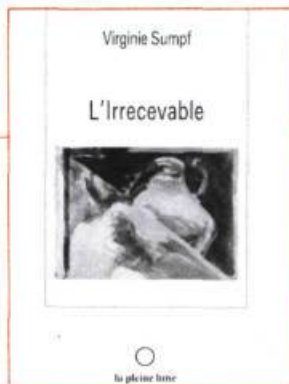
L'auteur de *la Flamme et la Forge* (Prix Esso du Cercle du livre de France 1984 et Prix France-Québec 1985) nous propose dans ce nouveau roman une intrusion dans un univers insolite qui n'est pas sans rappeler *la Métamorphose* de Kafka ou encore *le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde. Hautement symbolique, cette œuvre oppose chez un même être «la plus grotesque animalité au sublime d'une âme éthérée, assoiffée d'idéal créateur.» Axel, jeune pianiste talentueux, est affligé d'une disgrâce étrange et incurable; son visage d'ange appelle l'amour, mais son corps affreux l'en éloigne à tout jamais. Sa tare physique apparaît comme la rançon «d'une âme d'exception tranchant de toute la richesse de son génie sur la méprisable humanité» (p. 247) afin de rétablir l'équilibre dans la balance. Pour échapper à son horrible destin, il cherchera, par ses propres moyens, à réaliser «son rêve de décoller du réel et de voler enfin de ses propres ailes musicales» (p. 139).

Ce roman passionnera les musiciens qui seront en mesure de saisir l'intensité de l'émotion ressentie par Axel à l'audition de certains chefs-d'œuvre. Cependant, pour les «non-initiés», ces longs passages descriptifs ne peuvent être savourés pleinement et ne marquent qu'une pause dans l'évolution du récit. L'auteur, par ses trop nombreuses allusions au malheur d'Axel naissant sous la plume d'un écrivain cruel, brise le charme de l'atmosphère insolite dans laquelle nous plonge le récit.

Malgré un style parfois un peu trop précieux et certaines longueurs, *le Secret d'Axel* est un roman surprenant qui suscite l'intérêt du début à la fin. Ce livre occupera sans doute une place de choix dans la littérature fantastique au Québec.

[Jean GUAY]

NOUVEAUTÉS



les volcans sont en fleurs

Robert ALLARD

Leméac, Montréal, 1986, 281 p. (16,95 \$)

Le premier roman de Robert Allard relate les péripéties d'une famille montréalaise en cette première moitié du XX^e siècle. Le récit s'ouvre au moment où le père, réduit à la faillite, voit tout son bien saisi. Dans la maison vide, s'installe la pauvreté à demeure. Francis Martin, dix ans, le fils bien-aimé, fait alors le vœu de venger sa famille. Cette promesse de l'enfant, Francis la renouvellera à l'adolescence puis à l'âge adulte. En fait, jusqu'à ce que sa réussite financière rachète l'honneur familial.

Louis, le père, est un touche-à-tout qui tâtera trente-six métiers pour ses trente-six misères. Lyne, la mère, douée de la fécondité « épique » de la Canadienne française d'alors, laissera tomber une prometteuse carrière de tragédienne pour un bel amour et des grossesses répétées. Voilà, selon le romancier, des caractéristiques d'un Québec « préhistorique ». Avec Francis voici qu'arrivent les temps modernes.

Francis a trente ans à la fin de la guerre. La facilité étonnante avec laquelle il réussit toujours l'autorise à tous les espoirs, dont celui d'épouser enfin Maryse, l'amour de sa vie. Il a hérité, de surcroît, des qualités artistiques de la mère et de l'esprit inventif du père; il a donc tous les atouts dans son jeu. Ce héros parfait, idéal, resté obstinément fidèle à tous ses rêves, symbolise la génération montante, cette jeunesse fébrile qui mijote la révolution tranquille et le Québec de demain, d'où le titre du roman: *les Volcans sont en fleurs*.

[Roger SAUMUR]

l'étrange monument du désert libyque

Claude D'ASTOUS

Éditions Pierre Tisseyre, Montréal,

1986, 287 p.

Cherchant depuis dix ans une pyramide, Frédéric Dugan, jeune anthropologue, découvre en plein cœur du désert libyque, un monument immense et déconcertant. Cet édifice se révèle, après maintes recherches, le seul vestige prestigieux de l'époque antédiluvienne, une construction dont l'étude va révolutionner la connaissance de l'homme.

À l'intérieur de ce monument, de minuscules plaquettes, qui sont en fait des micro-mémoires, dévoilent des informations surprenantes: l'homme y aurait été créé par les Adniens, curieuse civilisation, qui aurait tenté, par une savante technique de rapiéçage, de constituer un projet humain parfait, exempt de maladies incurables ainsi que de vieillesse. Mais dans ce vaste laboratoire de biologie moléculaire où la définition de l'homme est soudainement dévoilée, des chercheurs ne tardent pas à comprendre que les Adniens se sont fait prendre à leur propre jeu en découvrant leur ennemi juré, le virus, qui laissa leur œuvre inachevée. L'être humain apparaît donc comme un prototype expérimental, une ébauche sans lendemain, à la grande consternation de quelques scientifiques.

En somme, *l'Étrange Monument du désert libyque* est un récit à caractère biologique, anthropologique, parfois cynique, dans lequel évoluent une mince histoire d'amour et l'ascension prodigieuse d'une secte, étouffées cependant par tout le scientifique de l'affaire. Comme premier roman, Claude d'Astous fait preuve d'une imagination débordante et saura vous instruire suffisamment, si vous êtes peu ferré en biologie moléculaire...

[Maryse BARON]

programmeurs à gages

Jacques BISSONNETTE

VLB éditeur, Montréal, 1986,

281 p. (14,95 \$)

Devant un premier roman, il est souvent difficile de se faire une idée juste quant aux possibilités de l'auteur, surtout lorsque le roman ne se révèle ni bon, ni mauvais. Ce problème s'actualise devant la première œuvre de Jacques Bissonnette, *Programmeurs à gages*.

Exploitant un sujet très XX^e siècle — l'informatique, bien sûr! — l'auteur raconte l'histoire d'Alain Bourque, consultant en sécurité informatique pour la Data Security. Cette petite compagnie de la côte ouest des États-Unis lui confie un travail en solo dans sa ville natale, Montréal. Le travail consiste à découvrir une fuite dans le système informatique

d'une compagnie de change, la Monnaie Transit International. L'intrigue s'amorce et, alors que tout semblait se régler à coup de « flipper », la violence vient embrouiller les pistes et corser l'action d'autant plus qu'Alain s'est montré un peu trop curieux...

Traité avec humour, ce roman d'espionnage est d'une lecture agréable et facile. Jacques Bissonnette vulgarise assez bien les termes d'informatique, de sorte que le néophyte parvient à suivre le fil des opérations sans rencontrer de difficultés sérieuses.

[Hélène MARCOTTE]

soleil rauque

Geneviève LETARTE

Éditions de la Pleine lune, Montréal,

1986, 176 p. (12,95 \$)

En 1983, Geneviève Letarte publiait un premier roman, *Station Transit*. D'un style elliptique, pour ne pas dire décousu, le volume se réduisait à une multitude d'idées jetées pêle-mêle, sans plan ni forme. Un véritable casse-tête. En trois ans — reprenons la vieille image — la chrysalide est devenue papillon et *Soleil Rauque* révèle un écrivain remarquable.

Soleil Rauque, c'est une jeune femme de trente ans révoltée contre le quotidien: « Je ne veux pas te connaître au point de t'oublier » (p. 161), pourrait-elle dire au monde entier. Tour à tour amoureuse, fébrile, solitaire, triste jusqu'à l'amertume, tour à tour amante, amie, chanteuse, écrivaine, vagabonde, elle s'efforce de vivre au cœur des choses. Avide. Frénétique même. Elle cherche à tout connaître, s'essoufle à tout vouloir re-connaître; elle veut « dompter le réel et ses indifférences à long terme » (p. 175) afin de vivre dans un enchantement sans cesse renouvelé, afin de vivre libre surtout. Cependant, telle Sisyphé, elle devra reconquérir cette liberté à chaque instant puisqu'il lui faut « chaque fois déblayer à nouveau, ouvrir les écluses, vider l'espace de toute confusion pour ne pas devenir une petite poupée de cire transpercée d'aiguilles et de mauvais sorts » (p. 160).

Soleil Rauque, c'est une maturité lentement apprivoisée, une féminité redécouverte. C'est un cri d'amour perpétué à l'infini: « Je t'aime. Pas de point final » (p. 176).

[Hélène MARCOTTE]



NOUVEAUTÉS

alice vous fait dire bonsoir
Claude JASMIN
Leméac, Montréal, 1986, 144 p.

Après *le Crucifié du Sommet-Bleu, Une duchesse à Ongunquit* et *Des cons qui s'adorent*, Claude Jasmin confirme à nouveau son goût de l'intrigue avec *Alice vous fait dire bonsoir*. Il s'agit de la quatrième enquête de l'inspecteur Charles Asselin, en voie de devenir « un détective à série » au même titre que les Maigret, Poirot et compagnie.

Cette fois, l'action se déroule à Outremont. Engagé par une mystérieuse inconnue, résidente d'Ottawa, notre inspecteur doit s'installer dans un cottage, au 326 de l'avenue Querbes, d'où il doit épier et rapporter les moindres faits et gestes des Polonais installés au 328. Il ignore cependant les motifs de cette surveillance qui l'oblige à faire le récit de tout ce qu'il voit et entend en correspondant chaque jour avec sa cliente. À la manière d'un Colombo (moins la perspicacité et le talent du fin limier), il usera de subterfuges pour s'immiscer dans la vie quotidienne de ses voisins, des voisins quelque peu étranges, qui, malgré une apparence inoffensive et des abords sympathiques, semblent obsédés par le passé et par un désir de vengeance. Ce mystérieux tableau, dévoilé peu à peu à mesure que progresse l'enquête, garde notre homme, tout comme le lecteur, en éveil jusqu'à la fin. Il faudra en effet un meurtre en dernières pages pour que nous soit révélé le fin mot de l'histoire.

Jasmin, dans ce quatrième roman policier, se contente d'une stricte observance du genre (intrigue sous forme hypothétique et énigmatique; dénouement du drame par des révélations finales) et n'innove qu'en présentant une enquête qui tend non pas à résoudre un meurtre mais plutôt à le prévenir, d'où les suspens qui en résulte page après page. Notons toutefois que l'intrigue policière est quelque peu noyée dans une étude de mœurs et l'exploration du quartier; ce qui est bien caractéristique de l'auteur de *la Petite Patrie*. En définitive, le roman n'est en rien comparable à un Simenon mais mérite certainement d'être apprécié comme un « policier divertissant » et sans aucun doute comme le meilleur policier de Jasmin jusqu'à maintenant.

[Pierre RAJOTTE]

loft story

Robert SANSFAÇON
Quinze, Montréal, 1986, 219 p.

Il s'en faudra sans doute de peu pour que *Loft story* de Jean-Robert Sansfaçon ne redonne quelque crédibilité à un prix qui fut si souvent fort discuté et surtout fort discuté. L'œuvre n'est pas impeccable mais on y découvre le récit d'un « débutant » qui prend la peine de faire ses gammes avant de se risquer sur la corde raide de la virtuosité.

Loft story est un roman dont le titre a la double caractéristique de rappeler les intitulés anglais de la Québécoise Nicole Brossard et d'évoquer le best-seller de l'Américain Erich Segal. Ces rapprochements spontanés ne sont toutefois possibles qu'en apparence.

D'une part, en effet, l'œuvre s'écarte de « la forme d'écriture dite de la "néo-modernité" », celle-là même qui « [rebut] tout à fait » le

héros principal du roman, Francis Langevin (p. 218); elle adopte plutôt le mode linéaire habituel, accompagné des conventionnelles analepses et de quelques autres effets rhétoriques également attendus. D'autre part, il s'agit, si l'on veut, d'une « histoire d'amour », mais plus précisément d'une sorte de parodie d'une certaine *Love Story* de célèbre mémoire, où disparaît complètement « la lumière romantico-cucul des chandelles aux couleurs assorties » à l'« humeur » des amoureux, selon les propres paroles du narrateur (p. 116). Ce dernier raconte du reste les aventures d'un ménage à trois et les relations amoureuses n'ont aucunement l'allure de celles des héros de Segal.

Francis, dessinateur et graphiste de profession, reprend chez lui — dans son « loft » — son ex-épouse Geneviève, alias Minou, artiste-peintre dont il est aujourd'hui séparé, pour l'assister dans sa convalescence. Il ne se détache pas pour autant de la chanteuse-rockeuse Maude, chez qui il découche souvent. Entre les trois s'exerce un va-et-vient constant dont le commun dénominateur est sans conteste la grisaille, l'insatisfaction, la poursuite d'un futur toujours problématique. Pour s'en convaincre, il n'est que de constater la fréquence des mots « solitude », « tristesse », « angoisse », « peur », « silence », et de leurs dérivés. Il y a sans cesse « aboutissement avant terme » (p. 34) et « jamais rien n'est évident, ni simple, ni facile » (p. 32). « Sans que rien n'ait été dit ouvertement », les dialogues sont l'expression de « pacte d'auto-défense » ou de « non-agression » (p. 39). Les démarches sont également faites de « transitions sans nom vers des ailleurs toujours incertains » (p. 135) et tous « se [jouent] la comédie des amants indépendants » (p. 97). Ainsi se passe, en 30 courts chapitres, à Montréal principalement, une année dans la vie du trio.

Soutenu par une langue non recherchée et simplement correcte — on y rencontre toutefois l'agaçant anglicisme « réaliser » à plus de 10 reprises —, le récit est souvent banalisé par le « message » et parfois ralenti par des épisodes un peu gratuits. Mais, au total, *Loft story* est un roman honnête et atteste une certaine qualité de la relève dans la littérature québécoise... de forme traditionnelle.

[Jean-Guy HUDON]

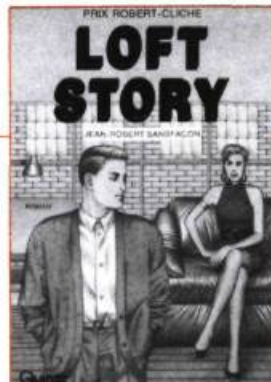
nouvelles

l'armure intérieure
Yves FRONTENAC
le Hameau, Paris, 1985, 89 p.

Dans *l'Armure intérieure*, cinquième recueil d'Yves Frontenac, les amateurs de fantastique et de sensations fortes trouveront assurément leur profit. Car le nouvelliste possède l'art du raccourci, sait évoquer une atmosphère, camper un personnage, rendre une situation dramatique ou la suggérer, capter l'intérêt du lecteur, avec une économie de mots et de détails, comme il sied justement à la nouvelle qui, par définition, doit être courte, ainsi que l'affirme l'auteur dans un « Avant-propos » révélateur. Si, dans la nouvelle, « chaque mot a sa raison d'être [...] tout, même un détail, doit être essentiel, chaque phrase ciselée, dépourvue de lourdeur; d'où un style alerte, un débit concis, piquant et vif selon le thème » (p. 9). Force nous est de constater que l'écrivain s'est plié à toutes ces exigences puisque *l'Armure intérieure*, composé de trente-trois nouvelles, souples et nerveuses, faites en demi-teinte et, donc, fermement nuancées, couvre moins de quatre-vingts pages de texte d'une écriture remarquable, serrée, rarement prétentieuse en dépit des réminiscences littéraires de l'auteur.

Le rêve joue un grand rôle dans *l'Armure intérieure*, mais Frontenac aborde ce thème à sa manière de façon à « faire passer un peu de rêve dans la vie et inclure ce rêve dans cette vie, de telle manière que le lecteur arrive à se demander si cette part de rêve est devenue réalité ou si c'est la réalité qui s'est transformée en rêve » (p. 10). Le narrateur a-t-il vraiment vu son double dans la glace de l'armoire de sa chambre (« l'Armure intérieure »)? S'il a découvert en rêve l'accès d'un escalier très ancien conduisant dans les profondeurs de la capitale, pourquoi y a-t-il perdu sa montre (« la Pente obsessionnelle »)? Le lecteur hésite, doute, dans la plupart des nouvelles où transparaissent bien d'autres thèmes: prémonition, transformation de personnage ou de personnalité, disparitions fortuites, descente aux enfers, voyage intérieur, morts plus ou moins affreuses, toujours tragiques. Bref, voilà un recueil d'une grande intensité qui saura capter l'intérêt de tout lecteur croyant encore à la magie des mots et à la richesse de l'imaginaire.

[Aurélien BOIVIN]



le théâtre de mme berthé

Frédéric TRISTAN
Balland, Paris, 1986, 208 p. (15,95 \$)

Lauréat du prix Goncourt 1983, Frédéric Tristan a l'art de tendre des pièges dans ce recueil de récits. D'abord, le narrateur, à peu près le même partout, est victime des apparences, des rôles et des masques des personnages. Par exemple, dans « le Train immobile », un voyageur découvre trop tard l'effroyable identité de son compagnon de train; dans « le Carlin », le narrateur rencontre, dans différents pays et dans différents costumes, un prince-caméléon; dans « Un fantôme, l'autre », le propriétaire d'un château se fait berner par

un fantôme; dans « Méduse », un adolescent essaie vainement de percer le mystère de sa mère, sa géolière.

Comme le narrateur, j'ai été aussi piégé. Par une écriture baroque et précieuse. Par des événements inattendus et fantastiques. Par l'anecdote qui cache une recherche formelle. Par l'ironie et la fantaisie qui cachent une inquiétude désespérée. L'auteur semble prendre un malin plaisir à égarer ses lecteurs, à les laisser hésiter, pour mieux les attendre dans le détour, à la fin des nouvelles.

Mais Frédérick Tristan est, lui aussi, emprisonné par le texte. En effet, ce recueil est présenté comme l'aventure de l'auteur « à la recherche passionnée et ironique de son identité ». Passionnée, car Tristan semble poussé à écrire par une urgence qui tient en haleine. Ironique, car il avoue, dans une courte réflexion sur la littérature, qu'il erre « parmi les fragments de personnages » (p. 205).

Cette aventure m'est apparue déroutante et exigeante. Pourtant, elle a été un véritable envoûtement.

[Pierre NADEAU]

le péril amoureux (nouvelles)

Daniel GAGNON

VLB éditeur, Montréal, 1986, 134 p.

Les dix nouvelles de ce recueil de Daniel Gagnon ne laisseront aucun lecteur indifférent. Non pas que tous aimeront les amours passionnées, désespérées, à la fois cruelles et tendres, inavouées et inavouables, relevant de fantasmes inquiétants et interdits. Mais personne ne pourra rester insensible à ces cauchemars absolument fascinants, d'un attrait irrésistible, écrits dans un style se faisant tour à tour cajolant, secret, fielleux, tendre, cru, épousant avec un rare bonheur les soubresauts d'une rêverie en délire. Les deux citations en épigraphe sont deux invocations à la mort, l'une d'Albert Laberge, l'autre d'Octave Crémazie. Et, au début de chaque récit, une illustration, chaque fois différente, rappelle les fleurs dans un vase de la page couverture. Un très beau recueil, séduisant jusque dans sa présentation même.

La plupart des récits sont très courts et mettent en scène des aventures extravagantes : deux trapézistes s'entreignant passionnément en plein vol avant de mourir (« les Trapézistes »); un mari sciant la tête de sa femme qui n'a pu se recroqueviller suffisamment pour le numéro prévu (« la Femme sciée »); deux filles tuant leur mère à coups de couteau et livrant son corps aux mouettes dans une orgie sacrificielle où la jouissance absolue se découvre dans la mort et le cannibalisme (« les Mouettes »). Deux nouvelles font à elles seules près de la moitié du recueil : « l'Avaleuse d'épée » et « les Noces d'eau », cette dernière exploitant de façon audacieuse le complexe d'Ophélie. Un recueil inoubliable à plus d'un point de vue.

[Maurice ÉMOND]

miami trip

Marilú MALLET (Traduit de l'espagnol

par Louise Anaouïl)

Québec-Amérique, Montréal, 1986, 126 p.

À Montréal, un homme sort d'une salle qui ressemble à un tribunal. Faillite. Rencontre une femme. Ensemble ils partent à Miami. Lui a du mal à se laisser aller. Il fait des progrès mais elle meurt. Il doit tout recommencer. À Toronto un autre homme, « écrasé de solitude » (p. 45), téléphone à une femme qui habite Montréal. Il est ivre et a terriblement besoin de parler. Un enfant s'exprimant dans un langage étrange passe pour un monstre aux yeux de ses parents. Collée à la maison, une femme a « l'impression d'être un pot de fleurs et les pots de fleurs ne parlent pas » (p. 63). De mémoire, une autre femme reconstitue « une si belle rencontre » (p. 76). En Afrique du Sud, dans une chambre d'hôtel, un homme finit par demander de l'aide. Il veut changer. Et sa femme, qui croit « vraiment au changement, au dialogue entre les êtres humains » (p. 116), choisit de l'aider et cela malgré le fait qu'elle juge cet homme « abominable » (p. 126).

Miami trip débute dans une salle ressemblant à un tribunal et se termine dans une chambre d'hôtel où un homme est jugé par sa femme. Entre ces deux points, la langue, les difficultés du dialogue entre les sexes sont abordées des points de vue masculin et

féminin avec un accent sur le premier. À la fois dur et tendre, ce recueil composé de six nouvelles dénote une intelligence et une sensibilité très fines. De ton plutôt dramatique avec parfois des passages fantastiques, *Miami trip* s'achève sur l'ouverture que présente la dernière nouvelle avec ce couple qui choisit de croire au changement et au dialogue. Car enfin tout est une question de langage et de ce point de vue il faut lire « la Mutation » — seule nouvelle drôle — où un problème de langue est résolu dans un punch très efficace. À lire.

[Sophie WAMPACH]

récit

la fin de l'histoire

Pierre GRAVEL

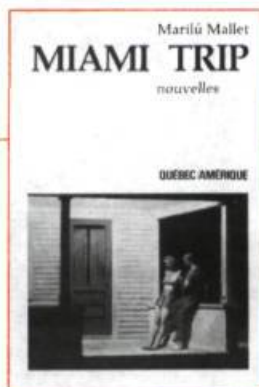
l'Hexagone, Montréal, 1986, 141 [2] p.

Le roman historique a joui d'une grande popularité au Canada français pendant près d'un siècle parce que, entre autres raisons, il a servi de véhicule à une certaine forme de nationalisme. C'est par ce genre de roman que les Aubert de Gaspé (père), Napoléon Bourassa, Boucher de Boucherville, Joseph Marmette, Laure Conan, jusqu'à Léo-Paul Desrosiers, qui a porté le genre à son point d'excellence, ont vulgarisé l'histoire du Canada. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, rares ont été les romanciers, à part Francis Bossus, Louis Caron et Anne Hébert (pensons à son *Kamouraska*), à puiser à cette source comme ils avaient été invités à le faire au siècle dernier, par exemple, à la suite des exhortations de l'abbé Casgrain notamment.

Pierre Gravel, qui s'était déjà intéressé à la montée du mouvement indépendantiste et à la lutte du FLQ, dans son premier roman, *À perte de temps* (1970), puise dans le *Journal d'un exilé aux Terres australes* (1845) de Léon-Léandre Ducharme, le sujet de son deuxième roman, *la Fin de l'histoire*, quatrième œuvre de la Collection « Fictions ». Gravel imagine l'histoire de trois compagnons d'infortune liés entre eux par les Troubles de 1837-1838 : l'un, Léon-Léandre, est exilé en Australie, l'autre est condamné à la prison à perpétuité, alors que le dernier, sans qu'il en connaisse les raisons, est libéré avant même l'ouverture de son procès bien qu'il ait participé comme ses autres comparses à la même insurrection. Le sort du troisième est, aux yeux de la population, pire que celui des deux autres : il passe pour traître et doit s'enfuir loin de toute civilisation où le retrouvera quand même Adélarde (Delors), à sa sortie de prison, fermement décidé à le supprimer. Mais...

Le récit de Gravel est bien mené, qui épouse trois styles différents selon qu'il est question de l'histoire de l'exilé (journal non daté), de celles d'Albert Dérome, le fugitif, ou de Delors, le prisonnier. Il va au-delà de l'histoire en racontant la pénible expérience de chacun des héros. Une œuvre à lire, qui aidera les jeunes et les moins jeunes à revivre une date importante de l'histoire mouvementée du Québec.

[Aurélien BOIVIN]



NOUVEAUTÉS

poésie

blues indigo

Simone G. MURRAY

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1986

Après deux recueils de poésie (*Clairs-obscurs*, 1956 et *Chants d'argile aux étoiles*, 1969) depuis longtemps oubliés, Simone G. Murray récidive en 1986 — en publiant aux Écrits des Forges son *Blues Indigo*. L'écriture de ce recueil de poésie nous transporte en un rythme étonnant...

Rythme des mots eux-mêmes, rythmes des tensions et des injures de la Vie, rythmes naturels (de vent et d'eau) ou rythmes mécaniques, *Blues Indigo* est une musique du ventre qui répand une bonne odeur de blues — ce bon vieux blues délaissé qu'il est parfois si bon de réentendre. Simone G. Murray parle avec une voix étonnamment jeune — pour l'âge qu'elle a — : voix cinglante, elle progresse dans l'écriture en dévoilant, étape par étape, les différentes fissures qui la marquent et la brisent. Les rides finissent par se dessiner d'elles-mêmes et l'on se sent vieillir avec le poète que la mort isole et insulte d'une fatigue soudain ressentie: « qu'ainsi nourri d'absences et spolié de l'essence même de vie

le corps abandonne son discours » (p. 50).

Plutôt surréaliste d'influences par moments (liberté des images et des métaphores, un « doigté automatique » — p. 40) on trouve dans cette poésie un certain humour rappelant vaguement le Henri Michaux des vieilles époques, et le rythme parfois « incendié » d'un Paul-Marie Lapointe.

Cri viscéral de l'âme pour la vie: poèmes de vie; blues longtemps mûri. C'est l'exercice souhaité à la vie pour s'exorciser enfin de « la mort qui attend ». N'est-ce pas d'ailleurs sur ce ton qu'elle termine son recueil: MORT

aux majuscules d'os

ossifiante et putréfiante

MORT

seule immortelle dans la salle des condamnés

MORT

vieille vache » (p. 71).

Pour tout vous dire: j'ai aimé ce petit recueil de poésie que j'ai lu et relu — que je relirai avec plaisir.

[Claude PARADIS]

le chemin brûlé

Jean ROYER

l'Hexagone, Montréal, 1986, 51 p.

Poèmes brefs, en points d'orgue, de celui dont l'art poétique confine au silence comme amoureux et comme solitaire. L'âme un mouvement d'écriture qui ne change rien à l'immuable, ce temps, ce chemin brûlé et dont l'indicibilité concerne le lecteur. Une œuvre succincte, toute résonante de la chaleur de vivre, à la fois ferveur et brûlure. Une écriture du profondément vécu.

[André GAULIN]

terre québec

suit de l'afficheur hurle

et de l'inavouable

Paul CHAMBERLAND

l'Hexagone, Montréal, 1985, 145 p.

On peut se réjouir que l'Hexagone publie en format de poche trois des recueils importants de Paul Chamberland, première manière. Les trois recueils, devenus des classiques, ne sont plus à présenter. Comme ils seront d'accès plus facile, on peut supposer que des professeur(e)s pourront les mettre au programme des cours de poésie. Il n'est pas interdit de croire non plus que plusieurs profiteront de cette triple réédition suivie d'*Autres poèmes* écrits entre 1961 et 1964 pour relire des textes qui n'ont pas vieilli, loin de là. Sans doute que ce que Chamberland a appelé « le devoir de la colère » reste toujours actuel devant une Terre Québec encore hypothétique.

[André GAULIN]

théâtre

la visite des sauvages ou

l'île en forme de tête de vache

Anne LEGAULT

VLB éditeur, Montréal, 1986, 143 p.

Victime d'un accident de motocyclette, Viviane repose entre la vie et la mort sur un lit d'hôpital. Son état comateux permet à son esprit de se libérer de son corps et de remonter dans le temps — le 17 juillet 1961 — à la recherche de son père. Elle assiste, dans l'espace et le temps, à l'époque de sa conception et, plus encore, au drame conjugal qui s'ensuivit. Après une absence de treize ans, Richard Stein effectue un retour dans son patelin chez son meilleur ami, Paul. Retour motivé et justifié par un cancer cutané avancé dont seul Aline, guérisseuse, peut le libérer. Son séjour chez Aline remémore d'agréables souvenirs mais provoque aussi des animosités et des dissensions au sein du couple Paul/Marjolaine. Richard Stein, pierre angulaire de l'éternel triangle dévoile, dans un moment de délire, son amour toujours aussi intense et passionné pour Paul. Scandale et vérité se

côtoient, et Paul tente une fuite à la sauvette avortée par la résistance de Marjolaine qui l'abat sur-le-champ. Entre le 17 juillet et le 13 octobre 1961, dans l'île en forme de tête de vache, Viviane, fille de Paul et de Marjolaine, a touché à la vérité qu'on lui avait volée. D'ores et déjà, elle peut réintégrer le corps qu'elle traînait pour l'animer, le transformer et l'ouvrir à l'amour. Dans une mise en scène de Lorraine Pintal assistée de Luc Prairie et de Daniel Landry, *la Visite des Sauvages* a connu les feux de la rampe le 9 avril 1986, à la salle Port-Royal de la Place des Arts de Montréal, par la Compagnie Jean-Duceppe.

[Denis CARRIER]

faut placer pépère

Bertrand B. LEBLANC

Leméac, Montréal, 1986, 140 [1] p.

(Théâtre) (8,95\$)

Bertrand B. Leblanc est en train de se tailler une réputation enviable au théâtre. Après le succès remporté par *Faut divorcer* et *Faut se marier pour...*, l'auteur humoriste de Lac-au-Saumon (Matapédia) récidive avec *Faut placer pépère*, une comédie en trois actes qui saura, elle aussi, plaire par son humour, sa légèreté et son... actualité.

L'intrigue est la suivante: Léopoldienne, célibataire, soixante ans, prend soin de son père Harold Vermette, quatre-vingt-dix ans, dans la maison paternelle, depuis que la mère est décédée, il y a une bonne dizaine d'années. Mais Harold est un vieux tannant qui grogne tout le temps à propos de tout et de rien, réclamant à grands cris tantôt son thé chaud, tantôt son verre de gin (plus souvent), gueulant contre la politique, les péquistes, les bleus, au pouvoir par accident à Ottawa, contre l'éducation, les jeunes... Et, comble de malheur, il souffre de surdité chronique depuis deux ans. Bref, Harold est un vieux déplaisant, malcommode que sa fille ne peut plus endurer. Elle fait donc part à son frère Jean-Paul de son désarroi. Les deux en viennent à la décision, en présence du vieux, de le placer à l'hospice. On choisit alors de lui adresser une lettre lui exposant les motifs de cette sorte de condamnation, lettre que signeront les autres membres de la famille. Survient toutefois une amie d'Harold, dont on n'a jamais entendu parler, qui accepte de s'occuper de pépère. Ce dernier, sitôt les projets

NOUVEAUTÉS



dévoilés, chasse son fils et sa fille. Mais ce n'était qu'une farce montée: l'amie, c'est une infirmière que le père, feignant la surdité, a engagé, convaincu d'en avoir assez fait endurer à sa fille pour la décider à prendre une année sabbatique avec 10 000 \$ qu'il lui fait tenir.

Sans être une grande pièce, la comédie de Bertrand B. Leblanc trouve ses effets dans les jeux de mots d'Harold, qui feint d'être sourd, et dans le coup de théâtre de la fin que je n'aurais pas dû dévoiler. Quant à la langue, elle est juste sans être recherchée.

[Aurélien BOIVIN]

being at home with claud

René-Daniel DUBOIS
Leméac, Montréal, 1986, 125 p.

«Je l'aime à mort»: telle est l'expression populaire avec laquelle les Québécois et Québécoises expriment la passion extrême qu'ils ressentent pour un autre être. À dix heures et demie du matin, le lundi 5 juillet 1967, dans le bureau d'un juge du Palais de justice de Montréal, un inspecteur de police poursuit depuis trente-quatre heures et demie l'interrogatoire de LUI. Yves, un jeune prostitué mâle, après avoir tranché la gorge de son amant, a prévenu lui-même les policiers, en même temps que la presse, et les a convoqués dans le bureau de ce magistrat, qui a été l'un de ses derniers clients, les menaçant tous de «brasser de la merde», c'est-à-dire de faire un scandale. La question n'est pas de savoir qui a tué, ni comment, mais pourquoi Yves le «serin» a tué son amant Claude, l'étudiant en lettres, sans motif apparent. L'inspecteur veut savoir. LUI ne veut pas le dire, ni dire son nom, ni celui de la victime, par une sorte de pudeur elle-même mystérieuse.

Le lecteur-spectateur apprend peu à peu la vérité, par des bribes de récit qui sont livrées tantôt par l'inspecteur, tantôt par le jeune meurtrier, dans un affrontement où le suspense est soutenu, mais où le dialogue quitte bientôt le niveau de la recherche policière pour atteindre le niveau d'une interrogation sur l'existence, sur les raisons de vivre, sur l'amour. C'est-à-dire le niveau d'une tragédie. Les mobiles quotidiens pour lesquels Yves exerce la sexualité (le carré Dominion où il se prostitue pour de l'argent, la montagne où il cherche du plaisir avec des compagnons

semblables à lui) ont trouvé un dépassement dans ce véritable amour qu'il vit avec Claude depuis un mois. Aussi est-ce au moment d'un orgasme parfait qu'il a décidé de le tuer. L'ange, sorti enfin de l'enfer, montre aux humains ce que c'est qu'«aimer à mort».

Créée à Montréal, au Théâtre de Quat'Sous, le 13 novembre 1985, dans une mise en scène de Daniel Roussel, la pièce est jouée à guichets fermés, grâce à l'interprétation magistrale de Lothaire Bluteau, Guy Thauvette, Robert Lalonde et André Thérien. Reprise à Québec dans le cadre de la Quinzaine Internationale de Théâtre, elle obtient un vif succès et laisse voir en René-Daniel Dubois, né à Montréal en 1955, le plus remarquable des jeunes dramaturges québécois contemporains.

[Alonzo Le BLANC]

essai

la guerre du faux

Umberto ECO
Bernard Grasset, Paris, 1985, 275 p.

Umberto Eco a toujours exercé un certain «flair sémiologique» dans son rapport au quotidien et à des langages qui ne sont pas nécessairement verbaux comme nous le montre son ensemble de chroniques publiées dans plusieurs périodiques italiens et rassemblées sous le titre *la Guerre du faux*. Sous cet intitulé se profilent d'abord et avant tout de fines analyses portant principalement sur la culture américaine qui, selon Eco, est le lieu même de l'artefact, de l'artificiel, de la représentation tronquée. Que ce soient la publicité, les musées de cire, la revue *Playboy*, la télévision, une information quotidienne particulière (le suicidé du Temple), voilà autant de sujets d'intérêts sur lesquels Eco entreprend une lecture signifiante. Mais il n'y a pas que l'Amérique qui est passée sous la loupe de l'analyste, celui-ci scrute également des composantes des civilisations italienne ou française ou examine l'état présent de nos sociétés, qu'il définit comme faisant toute partie du «village global», à la lumière de certains événements tant triviaux qu'exceptionnels. Là où, d'emblée, nous ne voyons que des faits insignifiants se succédant pélemêle, Eco porte un regard critique en établissant une structure de significations et en démontre la valeur ambiguë.

[Roger CHAMBERLAND]

dictionnaire

dictionnaire historique, thématique et technique des littératures.

Littératures française et étrangères, anciennes et modernes.

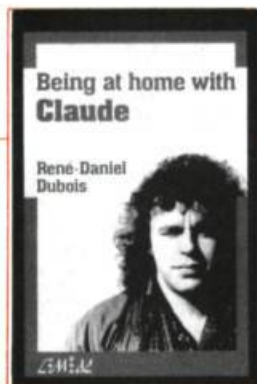
Jacques DEMOUGIN (sous la direction de)
Larousse, Paris, 1985, t. I [A-K], 891 p.

Outil de travail et de loisir incomparable, le dernier-né des dictionnaires Larousse offre une vaste et solide documentation en rendant accessibles des renseignements indispensables sur une multitude d'auteurs et d'œuvres littéraires. En même temps qu'il s'est destiné à «rendre compte du bouleversement» de la littérature observé depuis une vingtaine d'années, il «cerne les différentes composantes du phénomène littéraire», soit les biographies d'écrivains et leurs œuvres, les méthodes critiques, l'institution littéraire, la technique et la terminologie particulières à la littérature, enfin les rapports que celle-ci entretient avec les autres arts.

De présentation et de facture remarquables, à la typographie élégante et claire, aux illustrations soignées, ce *Dictionnaire historique, thématique et technique des littératures* réussit l'incroyable tour de force de rassembler les «littératures française et étrangères, anciennes et modernes». Chaque article, d'une rare concision en même temps que d'une précision efficace, fournit un condensé allant droit à l'essentiel, présente œuvres, écoles et époques, concepts et techniques, thèmes et genres.

Bien entendu, j'ai consulté ce premier tome avec un regard avide et une curiosité un peu chauvine. La «représentation» canadienne-française ou québécoise y est assurée dans une très large mesure, malgré quelques oublis plutôt renversants. Si l'on comprend qu'Yves Beauchemin, avec deux romans publiés, n'y figure pas encore malgré le succès phénoménal du *Matou*, on a peine à s'expliquer l'absence d'André Brochu, Roch Carrier, Louis Caron, Jacques Benoit... alors que des auteurs moins bien cotés y apparaissent. On ne sait pas non plus quel critère a prévalu pour le nombre de lignes consacré à chaque auteur ni, souvent, ce qui les fait étiqueter de «canadien-français» ou de «québécois» à part l'époque. Enfin la bibliographie limitée consacrée à la «Littérature d'expression française» au Canada aurait pu mentionner l'important *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. Bref, exception faite de quelques inexactitudes de dates et de noms (*le Semestre*, 1980 au lieu de 1979, l'Université Carlton au lieu de Carleton...), un jugement rapide dans l'article «Francophonie» (p. 594) sur l'attitude de certains écrivains québécois devant la langue, un résumé à peine esquissé de la littérature récente du Québec (p. 269), ce dictionnaire constitue une somme littéraire inégalable et un précieux instrument de consultation.

[Gilles DORION]



NOUVEAUTÉS